



Quotidien National
T.M. : 74 919

☎ : 01 49 22 72 72
L.M. : 331 000

JEUDI 21 OCTOBRE 2010

L'Humanité

HISTOIRE

Le courage, de la vertu à l'acte social

DU COURAGE. UNE HISTOIRE PHILOSOPHIQUE,
de Thomas Berns, Laurence Blésin
et Gaëlle Jeanmart.

Éditions Les Belles Lettres, 2010,
304 pages, 14 euros.

Soyez courageux, travaillez sans penser, ni à la rudesse ni à votre âge. Faites-vous performant et flexible ! Voilà les mots tus du « biopouvoir », ce pouvoir détaché de l'État qui s'exerce sur les vies mêmes, au travers d'injonctions multiples et moralisantes. Trois chercheurs belges en philosophie proposent ici d'interroger « ce que produit de néfaste le discours sur le courage, une des modalités les plus fines pour assumer le paradoxe propre au néolibéralisme, agir sur tous les comportements des individus, considérés hors de tout contexte ». Chacun est censé rester maître de sa destinée, sans les autres, contre les autres. Il s'agit bien pour le biopouvoir de gouverner tous les comportements sans instaurer de cadre commun susceptible de débats, et par là même de rendre insensible la soumission aux normes. Les héros se succèdent, ordinaires, voire anonymes, « héros qui permettent de moraliser sans se référer à une morale ».

S'inscrivant dans le sillage des travaux de Michel Foucault, l'ouvrage retrace l'histoire philosophique de la notion de courage en faisant apparaître son étrangeté, pour rendre possible une ouverture à de nouvelles formes d'expression et ainsi contrecarrer la domination des

« La démocratie est affaire de courage collectif visant à son appropriation par l'ensemble des membres de la société. »

conceptions héroïques et méritoires. Au courage homérique de l'individu d'exception, viril et guerrier, succède le courage socratique, courage de la vérité qui toujours risque de défaire le lien social. Suit le courage chrétien, fait de découragement et d'effacement, fondamentalement apolitique. À l'opposé, les trois auteurs insistent sur les dimensions collectives et publiques ouvertes par d'autres conceptions. Dans le cas de la démocratie grecque, être citoyen, c'est s'exposer, avoir des devoirs. On n'exerce sa citoyenneté qu'avec du courage, en se posant visiblement face aux pairs. Le courage dans la tradition républicaine antique et romaine reprise par Machiavel ne trouve son sens qu'au niveau du collectif, « jusqu'à porter idéalement sur des actes sans auteurs, des actes anonymes », le Florentin faisant du courage un genre de connaissance ne pouvant se départir du conflit, des tensions sociales.

Les Lumières pensent un courage de savoir, suivant la devise formulée par Emmanuel Kant : « Aie le courage de te servir de ton propre entendement. » Peu présente au XX^e siècle, la réflexion s'est néanmoins développée chez Hannah Arendt comme courage de se mesurer au monde, dans le cadre d'une politique de la pluralité, un « héroïsme démocratique ». Le courage se fait pensée de la peur pour Hans Jonas, suivant une responsabilité majeure face aux risques du progrès, obligation de prudence, « courageuse peur ».

C'est surtout l'apport de John Dewey qui permet selon les auteurs de répondre à la nécessité de réinterroger notre conception d'un sujet formellement et prétendument libre en droit, afin de mettre en retrait la conception individualiste du courage, et de rouvrir sa dimension collective. Pragmatiste américain du début du XX^e siècle, Dewey associe courage et confiance sociale. Le premier est ancré dans le lien social et la démocratie est affaire de courage collectif visant à son appropriation par l'ensemble des membres de la société. Il s'agit sans cesse de questionner les conditions sociales qui permettraient aux individus de se doter d'une telle confiance.

NICOLAS MATHEY